



Nº. 15.



JOURNAL DES DAMES

ET
DES MODES.

9 AVRIL 1820.

DE LA FEMME.

La femme a reçu, en naissant, le secret de tous les enchantemens; sa faiblesse est sa force, ses desirs ses volontés, son amour notre existence: que de motifs pour aimer, pour protéger, pour craindre cet être charmant et quel uefois capricieux!

Le sourire d'une femme nous rend contents. L'homme qu'elle aime est-il malheureux? Elle retrouve pour lui une énergie qui a un caractère distinctif; et le ciel place alors sur ses lèvres des mots enchanteurs, dont la douce magie rappelle ce courage que nous n'avons pas seuls. Est-elle mère? Ses enfans, voilà son trésor! Elle veut le premier regard de son fils; c'est elle qui doit savoir, avant ceux qui l'entourent, la couleur de ses yeux. Plus tard son oreille, avide des accents de ce fils, attend avec impatience l'ins-

tant où cette voix, qui s'essaie, balbutiera le nom de mère : car c'est celui-là que la nature lui indique d'abord, comme pour lui apprendre à ne pas être ingrat. Bientôt, c'est elle encore qui guidera les pas de son enfant dans le sentier de cette vie qu'elle lui donna, et qu'il n'aperçoit qu'à travers un nuage. Plus tard, elle jouit de ses succès, gémit de ses infortunes, car les trophées ou les peines d'un fils appartiennent également à sa mère.

Ne sont-ce pas encore des femmes qui, dédaignant les plaisirs de la terre, s'en séparent pour passer toute une existence dans les privations, se consacrant religieusement à secourir les pauvres, à panser les malades, à prier pour eux, et qui, s'appelant *Sœurs de la charité*, en sont les véritables héroïnes ? De quelle vénération ne devons-nous pas les entourer ! Jeunes et belles, aimables fleurs que nos yeux n'ont fait qu'apercevoir, et que notre cœur a désiré, peut-être, elles sont trop angéliques pour supporter les regards du monde ; elles sont trop célestes pour ne point s'y dérober. Un voile est toute leur parure, la vertu leur plus bel ornement !

Dans quelle condition que l'on choisisse une femme, elle aura toujours au fond de l'âme des qualités en réserve. Je n'entends point parler ici de celles qui n'appartiennent à ce sexe que par des dehors trompeurs : isolées, méprisées... ; je me contente de les plaindre, et ne veux point les accuser.

Je m'arrête : il me seroit difficile de tracer

en peu de mots ce que les femmes m'inspirent d'amour et de respect; et, si elles trouvent des juges plus sévères, ceux-ci n'auront pas autant aimé que moi.

~~~~~  
ELFRIDE OU LE MIROIR.

*Conte des fées, imité de l'anglois; par Mme la comtesse de Beaufort d'Hautpoul.*

Elfride, belle et spirituelle, joignoit à ces dons de la nature, les avantages que peut encore y ajouter une éducation solide et brillante. Elle étoit fille du baron Fitz-Richard, un des favoris d'Edouard III, Roi d'Angleterre, et vivoit dans un château près de son père, dont elle étoit la consolation depuis la mort de la baronne. Elfride atteignoit sa seizième année, lorsque Fitz-Richard reçut l'ordre de suivre le Roi à la guerre d'Ecosse; prompt à obéir à son souverain, le baron fit à l'instant les préparatifs du départ. Si le devoir exigeoit une douloureuse séparation, il ne défendoit pas au cœur d'un père d'y être sensible, et Fitz-Richard arrosa des larmes paternelles la tendre Elfride, qui ne pouvoit s'arracher de ses bras. Faisant un effort sur lui-même, le baron quitta sa fille chérie, en la recommandant encore aux soins de la sage gouvernante qui avoit pris soin de son enfance.

Elfride portoit jusqu'à l'enthousiasme l'amour filial. Le départ de Fitz-Richard, les dangers qu'il alloit courir, la plongèrent dans la douleur. En vain Julie, qui lui tenoit lieu de la mère

qu'elle avoit perdue, cherchoit à la consoler, ou du moins à modérer l'excès de son affliction; la sensible Elfride ne lui répondoit que par ses pleurs, et souvent même fuyoit sa respectable amie, cherchant dans les sombres allées du parc un asile convenable à l'état de son coeur.

Un jour, après avoir terminé ses études du matin, Elfride se retira pendant la chaleur du soleil au fond d'une grotte taillée dans un roc d'où jaillissoit une claire fontaine: l'entrée de la grotte étoit ombragée de lilas, de jasmins et de chèvre-feuilles plantés par Fitz-Richard, qui prenoit soin de leur culture. Ce lieu, qui retraçoit au coeur d'Elfride les plaisirs purs et les goûts champêtres de celui que la gloire enlevait à sa fille et à une vie paisible, redoubla ses regrets, et elle s'écria :

» Il y a trois semaines qu'il est parti, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles! peut-être au moment où je parle, harassé par des marches continuelles, accablé par l'ardeur du soleil, il est près de succomber! Que ne puis-je lui prodiguer mes tendres soins, lui offrir un abri, lui présenter des fruits rafraichissans! Hélas! tandis que je me repose à l'ombre de sa retraite favorite, à quels maux, à quels périls mon père n'est-il pas exposé!... qui peut savoir?... » Le coeur d'Elfride fut saisi d'un si grand effroi, qu'elle ne put achever, et ses larmes coulèrent avec abondance; mais quelques momens après, elle reprit ainsi la parole : » Mon père! que ne puis-je vous suivre des yeux, comme je vous suis du coeur et de la

pensée ! savoir à chaque instant ce qui vous arrive, ce que vous faites , si votre santé est bonne ! Pourquoi ne pouvons-nous pas deviner tout ce qui intéresse l'objet de notre affection ? Pourquoi un Dieu bienfaisant ne m'accorde-t-il pas de connaître en votre absence tout ce que vous éprouvez ? Ah ! ce don est dû à ma tendresse inquiète , à mes regards , à mes larmes. . . Profondément absorbée par ses réflexions, Elfride entendit à peine un léger bruit au fond de la grotte. Elle lève les yeux , et tressaille en apercevant une figure qui lui paroît être du nombre des êtres fantastiques, et dont la stature n'excédoit guère un pied de haut ; mais elle offroit la miniature d'une beauté parfaite : ses traits étoient doux, son sourire rempli de charme : sa jolie tête étoit ornée d'un turban bleu dont le tissu avoit la finesse des fleurs ; sa robe d'une blancheur éblouissante flottoit avec grâce : elle tenoit d'une main une baguette d'ivoire.

Surprise de cette apparition, Elfride voulut s'éloigner, mais elle fut retenue par une puissance irrésistible : elle contempla alors avec timidité la charmante figure qui lui dit, en s'approchant d'elle : » Ne vous alarmez point, Elfride ; l'innocence et la bonté de votre cœur sont telles que vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne me montre qu'à ceux qui , comme vous, ont une âme simple et pure , non séduite par les attrait du monde. Je connois vos regrets et vos désirs : ils sont purs et légitimes. Votre père , il est vrai, court au-devant des dangers ; mais c'est sur le

chemin de la gloire. Son sort est brillant, et il en est satisfait. Cependant l'éclat qui l'environne est troublé par la douleur de votre absence ; son amour paternel hâtera son retour ; jusques-là, calmez votre extrême douleur : cette précieuse sensibilité, modérée par la raison, fera à l'avenir le honneur de votre père. »

Elfride, émue par le discours de la fée, et revenue du premier mouvement de terreur qu'elle avoit éprouvé, promit de faire tous ses efforts pour surmonter son affliction. « C'est fort bien dit, gentille Elfride, reprit la fée en souriant, je lis dans votre cœur la sincérité de cette promesse ; mais j'y lis aussi le désir que vous ressentiez de me connoître. Eh bien ! apprenez donc que je suis la reine des fées. Cette baguette est la source de mon pouvoir ; et ce miroir, belle Elfride, vous apprendra, si vous continuez à le désirer, dans quelle situation se trouve votre père en son absence. Je lis ce souhait dans vos yeux ; prenez donc ce miroir, et trois fois par jour, avec l'intervalle d'une demi-heure entre chaque fois, vous y verrez l'image de Fitz-Richard, et ce qu'il fait à l'instant même que vous le consulterez. »

Elfride saisit la glace avec empressement, y porta ses regards avides, revit son père dont la physionomie annonçoit la santé et le bonheur ; les douces larmes de la joie coulèrent sur les joues de rose de la jeune fille, et elle remercia la fée avec l'expression de la plus vive reconnaissance. « Vous voulez donc garder mon présent,

dit-elle ? Ah ! quelle est votre erreur ! mais je vous laisse faire l'expérience de ce don ; si dans quelque tems il vous déplaît, revenez ici, et quand vous aurez trempé ce miroir dans l'eau de cette source, je vous apparaitrai et je le reprendrai de vous. » A ces mots la fée disparut. Elfride, à peine revenue de sa surprise et de son enchantement, courut au château raconter à sa gouvernante une si extraordinaire aventure : celle-ci croyoit encore que l'imagination exaltée de son élève lui persuadoit comme une chose réelle le rêve de sa douleur ; mais ayant fixé ses regards sur le miroir en même tems qu'Elfride, elles virent toutes deux le baron monté sur un cheval superbe ; dans cet instant le cheval fait un écart, lance au loin son cavalier. A cette vue, Elfride jette un cri douloureux, la glace échappe de sa main ; elle la retient cependant et l'interroge encore ; mais les cinq minutes sont écoulées, il faut attendre une demi heure. Comment peindre le désespoir de cette tendre fille pendant la fatale demi-heure ! que d'alarmes déchirent son cœur !

Enfin il est passé le cruel moment de l'incertitude, mais il fait place à une autre douleur. Elle aperçoit son père couché sur un lit ; son teint est pâle, son bras est entouré d'une écharpe ; Elfride croit le bras cassé, et verse d'abondantes larmes. Elle consulte en vain la glace trop fidèle ; elle a répondu trois fois, il faut attendre au lendemain. Quelle nuit va passer l'infortunée ! elle sait que le sommeil n'en adoucira point l'amertume et refuse de se coucher. Vers minuit un

courrier parti de l'armée depuis cinq jours apporte des lettres du baron ; ces lettres pleines de tendresse et de détails satisfaisans , auroient fait le bonheur de sa fille , sans l'imprudente curiosité qui l'y rend insensible. » C'est hier , disoit-elle , qu'il s'est blessé ; c'est depuis hier qu'il souffre ! » Le reste de la nuit s'écoula dans une pénible anxiété. Aux premiers rayons du jour , Elfride qui n'avoit pas un moment détourné ses yeux du miroir , revit son père à la porte de sa tente , les mains élevées vers le ciel comme pour lui rendre grâce. Elle comprit bien vite que le bras qu'elle avoit cru cassé n'avoit éprouvé qu'un très-léger accident qui n'avoit eu aucune suite , et dont elle s'étoit fort inutilement tourmentée. » Je rendrai ce miroir fatal , dit-elle , et à l'avenir , loin de murmurer et de former des vœux indiscrets , je me contenterai des dons que le ciel a daigné nous faire. » La sage gouvernante approuva cette résolution ; Elfride retourna vers la grotte , trempa le miroir dans la source , et la fée parut à l'instant. Prenez ce dangereux présent , dit Elfride , j'ai déjà éprouvé le malheur qui l'accompagne , et je reconnois la folie de mes souhaits. »

» Je le reprends avec plaisir , répondit la fée et j'applaudis à votre prudence. Je savois en vous le donnant combien il seroit inutile à votre bonheur ; et j'espérois que vous en seriez convaincue ; j'aurois pu rendre le don plus parfait ; mais si cette glace eût constamment réfléchi l'image de votre père , vous n'auriez pu vous en détacher un

instant , et vous eussiez négligé toutes vos occupations. Puisque vous êtes assez raisonnable pour en sentir le danger , je vais en détruire le charme , afin qu'il ne nuise à personne. Vous voilà persuadée qu'il ne faut former que des souhaits raisonnables. Cessez de porter trop loin vos inquiétudes filiales , et souvenez-vous que quelque purs que soient nos desirs , il faut que la raison les approuve. » A ces mots la fée disparut , et Elfride retourna au château l'esprit frappé de la sage leçon qu'elle avoit reçue.

~~~~~  
Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet , pendant un séjour de six mois à Cirey ;
 par l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne* :
 suivie de 50 lettres inédites , en vers et en prose , de Voltaire ; 1 vol. in-8vo. A Paris.
 M. Hugnet de Graigny finit ses jours dans une prison où son caractère violent et sa mauvaise conduite l'avoient fait renfermer : son épouse en étoit séparée juridiquement , lorsqu'elle se rendit à Cirey ; c'étoit en 1738.

Les 29 lettres que nous allons parcourir , et qui occupent 282 pages , sont adressées à M. Devaux , lecteur du Roi de Pologne Stanislas. M. Devaux avoit été élevé avec Mme de Graigny , et tous deux étoient du même âge ; c'est ce qui explique le tutoiement dont l'auteur se sert dans toutes ses lettres.

(4 décembre 1738.) » Tu sautes de joie à la date de cette lettre , et tu dis : Ah ! mon dieu ,

elle est à Cirey.... *La nymphe* (Mme du Châtelet) m'a très-bien reçue : je suis restée un moment dans sa chambre , ensuite je suis montée dans la mienne pour me délasser. Un moment après, arrive qui?... ton *idole* (Voltaire), tenant un petit bougeoir à la main , comme un moine : il m'a fait mille caresses ; il a paru si aise de me voir , que ses démonstrations ont été jusqu'au transport.... »

(6 décembre.) » Voltaire a une petite antichambre grande comme la main ; ensuite vient sa chambre , qui est petite , basse et tapissée de velours cramoisi ; une niche de même avec des franges d'or : c'est le meuble d'hiver. Il y a peu de tapisserie , mais beaucoup de lambris , dans lesquels sont encadrés des tableaux charmans ; des glaces , des encoignures de laque admirables ; des porcelaines , des marabouts ; des choses chères , recherchées , et surtout une propreté à baiser le parquet. De là on passe dans la petite galerie , qui n'a guère que 30 ou 40 pieds de long. Entre ses fenêtres sont deux petites statues fort belles , sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est la *Vénus Farnèse* , l'autre *Hercule*. Du côté opposé , l'intervalle des fenêtres est occupé par deux armoires ; l'une de livres , l'autre de machines de physique. La galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules , des tables , des bureaux , tu crois bien que rien n'y manque. Il n'y a qu'un seul sopha et point de fauteuils commodes : l'aisance du corps n'est pas sa volupté apparemment. »

Le lendemain , Mme de Grafigny vit l'appartement beaucoup plus magnifique de Mme du Châ-

telet. » Sa chambre à coucher , dit-elle , est boisée et peinte en vernis petit jaune , avec des filets bleu pâle ; une niche de même , encadrée de papiers des Indes charmans. Le lit est en moiré bleu ; et tout est tellement assorti que , jusqu'au panier du chien , tout est jaune et bleu : bois de fauteuils , bureau , encoignures , secrétaire. Les glaces et cadres d'argent , tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée , mais de glace-miroir , conduit à la bibliothèque , qui n'est pas encore achevée. C'est une sculpture comme une tabatière : rien n'est joli comme tout cela. Il y aura des glaces , des tableaux de Paul Véronèse , etc. D'un côté de la niche est un petit boudoir ; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est en bleu , et le plafond est peint et verni par un élève de Martin. Il y a une cheminée en encoignure , avec de jolies choses dessus , entre autres une écritoire d'ambre que le prince de Prusse lui a envoyée avec des vers. »

Quelques jours après , Mme du Châtelet se mit en tête d'aller à la promenade en calèche. Les chevaux étoient fringans ; au moment de monter en voiture , le courage manqua à Mme de Grafigny. » Cependant , dit-elle , j'y aurois été de gré ou de force sans l'humain Voltaire , qui dit » qu'il » étoit ridicule de forcer les gens complaisans à » prendre des plaisirs qui étoient des peines pour » eux. »

Mme de Grafigny employa le tems de l'absence de Mme du Châtelet à visiter l'appartement des hains. » L'antichambre , écrit-elle à M. De-

vaux, est grande comme ton lit, la chambre de bains est entièrement de carreaux de fayence, hors le pavé qui est de marbre; il y a un cabinet de toilette de même grandeur, dont le lambris est vernissé d'un vert céladon clair, gai, divin, sculpté et doré admirablement; une chambre, pareille en tout au cabinet, où l'on voit des glaces et des livres amusans sur des tablettes de laque. Si j'avois un appartement comme celui-là, je me ferois réveiller la nuit pour le voir: j'en ai souhaité cent fois un pareil, à cause de ton goût pour les petits nids.»

M. Devaux qui, comme on le voit, vivoit avec Mme de Graffigny, dans la plus étroite amitié, faisoit de jolis vers, et ce fut à lui que le spirituel abbé de Porquet, adressa les suivans:

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiègent ta vie;
Cependant souffre qu'on t'envie,
Et plains-toi, puisque tu le veux.
Le ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime;
Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément;
Ta gaité, tes bons mots, tes ridicules même,
Nous charment presque également.
Bel esprit à la cour, et commère à la ville,
Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait occuper autrui de son oisiveté,
Minauder, discuter, composer vers ou prose,
Et, nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe:
A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le coeur d'un enfant.

Révenons à Voltaire. » Les soins et les attentions de M. de Voltaire, dit Mme de Grafigny, donneroient réellement envie d'être malade pour faire valoir son bon cœur. »

Voici le train de vie de Mme du Châtelet : » Vous croyez vous autres, dit Mme de Grafigny, qu'elle doit dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi, point du tout ; elle se lève à neuf ou dix heures du matin ; et à six quand elle s'est couchée à quatre heures, ce qu'elle appelle au chant du coq. Bref, elle ne dort que deux heures par jour, et ne quitte son secrétaire dans les vingt-quatre heures que le tems du café, qui dure une heure, et le tems du souper et une heure après. Quelquefois elle mange un morceau à cinq heures du soir, mais sur son secrétaire et encore bien rarement. D'un autre côté, quand *Atis* (Voltaire) prend sur lui de quitter son travail un demi-quart-d'heure dans la journée pour me faire une visite, il ne s'assied point et dit : » Que c'est une chose affreuse que le tems qu'on perd à parler ; qu'on ne devrait pas perdre une minute ; que la plus grande dépense que l'on puisse faire est celle du tems. » C'est là l'oraison de trente jours. On arrive pour souper, il est à son secrétaire, on a soupé à moitié quand il le quitte, et il faut l'arracher pour l'empêcher de s'y remettre en sortant de table. Il se bat les flancs pour dire quelques contes pendant le repas, et l'on voit que c'est par pure politesse, car son esprit est bien loin... Vivent les sots ! *Atis* est le plus malheureux homme du monde ; il sait tout ce qu'il vaut et l'ap-

probation lui est presque indifférente; mais par la même raison un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir: c'est la seule chose qui l'occupe et qui le noyé dans l'amertume. Je ne puis vous donner l'idée de cette sottise, qu'en vous disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu.»

En faisant le portrait de Mme de Stainville, Mme de Grafigny a peint le même travers d'esprit: » Avec un si grand jugement, *Bélinde* est la plus malheureuse femme du monde: elle est du premier rang, mais elle n'est point titrée; elle est riche, mais elle n'a pas un million à mettre en magot; elle est jolie, mais d'autres femmes plaisent plus qu'elle. Son mari la laisse maîtresse de son bien, de sa dépense, même de sa conduite; mais il suit rarement ses avis.... Jugez du bonheur de ces gens que nous croyons avoir atteint à la félicité suprême. »

P A R T I S

Les soirées sont encore longues, on ne se promène point, et l'écarté, quelle que soit sa vogue, ne peut occuper toute une société; surtout lorsqu'il y a beaucoup de demoiselles. Les jeux innocens et les jeux d'esprit sont redevenus à la mode. Du tems de Mme de Sévigné, on faisoit des devises; plus tard on racontoit des histoires improvisées; aujourd'hui, on fait une maxime impromptu sur un mot donné; on appelle cela le

jeu des sentences : en voici un échantillon qui donnera une idée de sa difficulté :

Mots proposés à tour de rôle.

Amitié : Mariage de l'âme , très-sujet au divorce.

Bonheur : Sensation qui n'entre dans notre âme , que lorsqu'on a netoyé la place , c'est-à-dire , chassé tous les maux imaginaires.

Consolateurs : Les plus éloquens sont toujours les moins sensibles.

Chemins : Les plus beaux ne sont pas ceux qui conduisent le plus loin.

Coquettes : Espèce de femmes qui font l'amour à peu près comme les Cosaques font la guerre. Elles mettent le feu à la place et l'abandonnent.

Cœur : L'esprit raconte , l'imagination décrit , le cœur peint.

Dupe : Qui ne l'a jamais été , peut vanter son esprit , mais doit se taire sur son cœur.

Désir : Qui donne un désir , doit un plaisir.

L'importation des chèvres du Thibet a donné l'idée à un jeune naturaliste de notre connoissance d'introduire en France d'autres animaux étrangers d'une grande valeur ; je veux parler des animaux à fourrures fines. Il doit parcourir à ses frais l'Amérique du nord et celle du sud , et en rapporter vivans des couples de chaque espèce. Il espère naturaliser plusieurs variétés d'écureuils du Canada , des martres , des renards et peut-être des chinchillas. Il ne demande au gouvernement

qu'une certaine étendue de bois dans laquelle la chasse sera défendue pendant un tems convenu , afin de laisser multiplier les espèces. Cette entreprise, déjà commencée, sera terminée aux frais de notre ami. Nous nous empresserons d'en faire connoître le résultat et de le signaler à la reconnaissance des dames.

MON DERNIER SAMEDI.

Donnez du thé, du punch, des glaces, éclairez bien le vestibule, chauffez votre bibliothèque et vos salons, et comptez qu'après cela il ne faudra qu'ouvrir votre porte pour voir accourir de toutes parts les élégantes et les petits-maitres, les militaires et les sayans, les voyageurs et les artistes.

J'en ai fait, dieu merci, l'épreuve et je n'ai qu'à m'en féliciter. Mais il n'est si doux liens qui ne doivent se rompre, si doux plaisirs qui ne doivent finir. En fait de choses de la société, je n'aime pas celles qui durent toujours, et si j'exerce mon coeur à la constance, j'avoue que je laisse errer mon esprit sur toutes sortes d'idées volages.

Ce qui me plut pendant quelques mois me gêne à la longue et m'ennuye. La satiété naît bientôt pour moi de la jouissance. Je ne résiste pas aux charmes d'un changement de vie; et pour tout dire en un mot, je ne suis guères, depuis mon entrée dans ce qu'on nomme *le monde*, fidèle qu'à ma légèreté.

J'a-

J'avois des *samedis* fort brillans ; mais le printemps m'a fait congédier mes habitués.

Je veux aller entendre le rossignol et me rouler sur l'herbe tendre.

Ma harpe n'a plus de cordes, les pédales du piano sont brisées, j'ai usé tous mes sixains d'Houbigant au piquet et à l'écarté, ma caisse de bougie du Mans est entièrement consumée, ma porcelaine est en désordre, ma provision de sucre est épuisée, mes domestiques sont sur les dents, mon meuble commence à être fané et il étoit tems que la saison me permit de fixer le terme de mes soirées. Je vais aller à la campagne et faire des épargnes pour l'hiver prochain.

O bienfaits de la solitude, vous n'influez pas seulement sur la bourse, vous agissez sur l'âme et sur l'imagination. On se retrempe dans la retraite ; et quand on reparoit à la ville, c'est avec des forces nouvelles et un petit coffret bien garni.

J'avois annoncé publiquement l'ouverture de mon hôtel : j'en proclame aujourd'hui la clôture, non pas comme ces comédiens ambulans qui spéculent sur les avis répétés d'un départ qui n'arrive jamais ou qu'ils reculent le plus possible. Pour moi, c'est mon dernier mot, mes quinquets sont chez le fourbisseur, mes rideaux chez la blanchisseuse et mes jetons dans leur étui. *Evariste.*

Un grand nombre de garnitures de robes préparées sans doute pour *Longchamp*, sont en fleurs

* *

de satin. Ces fleurs sont des roses grandes ou petites, des pieds d'alouette à épis légèrement arqués, et des campanules. Ces garnitures sont toujours de même couleur que la robe qui les porte.

Nos tailleurs continuent de faire les pantalons à *grand pont*; deux fausses pattes, à courbure externe, descendent du bouton du milieu en s'élargissant, et se terminent au même endroit où s'arrêtent ordinairement les côtés droits du petit pont. Cette mode, qui est quelque peu à la *huzarde*, est surtout de mise avec les bottes et les éperons.

Nos premiers tailleurs se concertent dans le silence: ils n'osent parler; c'est l'ordinaire aux approches de *Longchamp*: ils craignent les plagiats, et leurs jeunes confrères sont déjà en marche pour dérober leurs inventions. Quoique ce soit encore un secret pour beaucoup de monde, nous croyons pouvoir annoncer les *redingotes blondes*, qui sûrement auront l'avantage. Leur couleur, presque blanche, paroissant les destiner à l'homme riche, chacun voudra les porter: leur façon ne diffère pas entièrement de celle qui est connue; le collet, toujours en velours pareil, n'est pas moins haut; il fait un peu la pélerine par derrière, et descend plus bas encore par devant. Dix boutons, en soie, se touchant presque les uns les autres, en font la garniture; les plis de derrière offrent parfois un froncé, mais plus souvent ils sont aplatis à l'endroit de la taille, et s'arrondissent mollement en bas.

Les gilets de piqué blanc, à mouches de couleur, sont toujours taillés en schall avec l'encolure très-basse.

Les pantalons plissés se portent encore : les bottes plissées ne cessent point d'être de mode : celles à plis contrariés, inventées par le sieur Schakoski, viennent d'être imitées par tous nos bottiers, qui en décorent leur montre ; mais elles sont très-peu portées. Nos jeunes chevaliers ont changé leurs éperons dorés contre l'éperon de fer.

Nos marchandes de modes, qui craignent l'imitation, plus encore que nos tailleurs, sont aussi plus discrètes. Nous nous voyons donc obligés à n'annoncer d'ici à quelques jours, que les capotes écossaises, bouton d'or et pensée ; les robes nouvelles à corsage lacé par devant, et à collet d'hommes ; les spencers en casimir, à grands revers ; les guêtres en prunele garnies d'effilé assorti, et les *souliers-cavaliers* de M. Michiels.

~~~~~

*Petit parallèle entre Louis XIV et  
Mme de Maintenon.*

En étudiant bien le caractère de Louis et celui de Mme de Maintenon, on est frappé d'une ressemblance entre eux, qui, ce me semble, explique le crédit de l'une et le dévouement de l'autre. Tous deux avoient de l'esprit et de l'amour-propre, tous deux un désir insatiable de célébrité.

Si Mme de Maintenon avoit eu de la prudence, Louis n'étoit pas exempt d'une certaine morgue hautaine dans le commerce, même le plus intime. Tous deux étoient jaloux d'inspirer la confiance, et tous deux étoient méfians par caractère. Pleins d'orgueil l'un et l'autre, la dignité de leur position les occupoit plus que leurs sentimens. Si Mme de Maintenon, au comble de la faveur, n'oublia jamais cette fierté, Louis ne la sacrifia à l'amour qu'une ou deux fois en sa vie, et ce fut avec un tel emportement que l'on regarda ses démarches comme hors de son caractère. Tous deux enfin se rendirent malheureux au déclin de leurs jours, par une espèce d'ambition qui les égara. Louis fut aussi déraisonnable en voulant envahir l'Europe qui fut au moment de l'écraser, que Mme de Maintenon en voulant posséder la main de son maître, en le pressant de déclarer son mariage, ce que jamais elle ne put obtenir, et d'où résulta sans doute un mécontentement mutuel. Ainsi, le Roi affectoit une sorte d'orgueil dans les refus qu'il lui faisoit éprouver. Cette conduite venoit de deux motifs : le Roi vouloit détruire par là le pouvoir absolu de Mme de Maintenon, et de plus, redoutant le crédit qu'elle usurpoit, il cherchoit à essayer ses forces contre elle, et s'exerçoit de tems en tems à la résistance. Pour juger à quel point la faveur de Mme de Maintenon étoit portée, il suffira de se rappeler l'anecdote suivante :

Une femme qui avoit peu de fortune, voulant marier sa fille avec un jeune homme riche,

dont la famille hésitoit , parce qu'elle ne trouvoit pas le parti assez avantageux, imagina de se glisser dans l'antichambre de Mme de Maintenon , vers la fin du diner. Elle feignit de se trouver mal , demanda un verre d'eau , s'approcha de la fenêtre avec une serviette , y fit toutes les façons d'une femme qui sort de table ; on la vit ; on crut qu'elle avoit été invitée à diner. Le bruit s'en répandit. L'éclat de cette faveur détermina la famille du jeune homme ; le mariage fut conclue , et ce verre d'eau servit de dot à la mariée.

*Le comte de Ségur.*

---

#### MODES PARISIENNES.

Des losanges formées d'un assemblage de bâtons rompus ; tous de couleurs différentes , et des pois nués ; voilà les deux ornemens principaux des gazes couleur acajou , tabac d'Espagne , chocolat , etc. , qui ont servi à faire des chapeaux pour Lonchamp ; les rubans étoient pareils et les fleurs assorties. Les modistes ont , en outre , employé beaucoup de crêpes unis. Ce qui distinguoit les chapeaux faits depuis peu avec du crêpe rose , citron , lilas , etc. , étoit la garniture en rubans nouveaux , et surtout l'assortiment de couleurs. Sur du crêpe rose , par exemple , on voyoit des rubans vert d'eau. On a plissé à grosses côtes beaucoup de passes ; d'autres ont été bouillonnées ; d'autres quadrillées et comme gaufrées. Sur le bord de quelques passes , on a mis comme l'année dernière , des rubans les uns à côté des au-

tres, et on les a cannelés; mais ces rubans sont plus larges, et on en a formé deux rangs. On a aussi accolé deux rouleaux de rubans de couleurs différentes. Serrés de distance en distance, par des gances, ces rouleaux dont le volume est considérable, forment comme deux rangées de grosses coques. Les rubans écossais, en taffetas, qui nous ont paru les plus nombreux, sont à grands carreaux. Quelques modistes ont employé un ruban écossais, dont un tiers de la largeur seulement est à raies étroites; tandis que les deux autres tiers sont à carreaux larges. Quelques rubans de crêpe de la Chine ont des mouches couleur sur couleur, et des bordures à jour. L'espace nous manque pour parler des fleurs; on a remarqué celles du tulipier. Quantité de robes sont faites à l'amazône. On garnit, pour la promenade, des robes en coquilles. Il semble voir des robes de bal, avec cette différence que les coquilles sont pareilles à la robe.

#### PARISER MODEN.

*Geschobene Vierecke, bestehend aus zusammengestellten abgebrochenen Stäben, alle von verschiedenen Farben, und gewölkte Tupfen machten die zwei Hauptverzierungen der Gazestoffe in magahonibraun, tabac d'Espagne, chocolatbraun u. s. w., die zu Hüten für das Louchampfest verarbeitet worden, aus. Die Bänder waren ähnlich und die Blumen von schicklichen Farben. Die Modistinnen haben ausserdem vielen glatten Krepp verwendet. Die Hüte, welche seit Kurzem aus rosa, citrongelbem und lillafarbenem Krepp ge-*

macht worden, zeichneten sich durch die neue  
 Bandgarnirung, hauptsächlich aber durch eine  
 passende Zusammenstellung der Farben aus. Auf  
 rosa Krepp z. B. sah man wassergrüne Bänder.  
 Viele Schirme wurden in breite Rippen, andere  
 in Puffen gelegt, wieder andere wurden karrirt und  
 gleichsam gedruckt. An den Rand von mehreren  
 Schirmen setzte man wie voriges Jahr Bänder  
 nebeneinander und machte Hohlfalten in dieselben;  
 allein diese Bänder sind breiter und man machte zwei  
 Reihen daraus. Auch fügte man zwei Bandrollen von  
 verschiedenen Farben zusammen. In gewissen Ent-  
 fernungen sind diese Rollen, welche einen bedeu-  
 tenden Umfang haben, vermittelst Schnüre zusam-  
 mengezogen und bilden gleichsam zwei Reihen  
 dicke Muscheln (Puffen). Die schottischen Taffet-  
 bänder, die uns am zahlreichsten schienen, sind  
 breitwürfeligt. Einige Modistinnen haben ein  
 schottisches Band verwendet, wovon nur ein Drit-  
 tel der Breite schmale Streifen, die andern zwei  
 Drittel aber grofse Würfel hat. Mehrere Bänder  
 von chinesischem Krepp haben Muschen Farb auf  
 Farbe und durchbrochene Bordüren. Es mangelt  
 uns an Raum, um von den Blumen zu sprechen,  
 die Tulpen sind uns aufgefallen. Viele Kleider  
 sind à l'Amazone gemacht. Für die Promenade  
 garnirt man die Kleider mit Muschelwerk. Man  
 glaubt Ballkleider zu sehen, nur mit dem Unter-  
 schied, daß das Muschelwerk dem Kleide ähnlich  
 ist.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N<sup>o</sup>. 15.

Fig. 1. — *Chapeau de crêpe, orné de jacinthes et oreilles d'ours. Spencer de gros de Naples, à pattes et glands. Robe de percale, garnie de volans avec entredeux de tulle. Gants blancs. Souliers lilas.*

Ein Hrepphut mit Hyacinthen und Aurickeln geschmückt. Spencer von Groß-de-Naples mit Batten und Troddeln. Perkalkleid garnirt mit Falben nebst Zwischenstücken von Tüll. Die Handschuhe sind weiß, die Schuhe lilas.

Fig. 2. — *Chapeau de crêpe de la Chine, orné de giroflée de Mahon. Robe de mérinos, à corsage orné de remplis devant et derrière. Gants blancs. Souliers verts.*

Ein Hut von chinesischem Krepp, mit Mahoner Levkojen verziert. Merinoskleid mit einem Leibchen, das vorne und hinten mit Säumen garnirt ist. Die Handschuhe sind weiß, die Schuhe grün.

## LOGOGRIFFE.

Avec huit pieds je chante à l'opéra;

Otez-m'en cinq, je sonne à l'opéra;

Rendez-m'en trois je suis un opéra,

Et c'est à moi que l'on doit l'opéra.

Le mot de l'Enigme du précédent numéro est: *Soupirs*.

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.

1820.

*Costumes Parisiens.*



